

« C'était la nuit »

Poèmes de Aurélie Urban-Menninger

Était-ce un corps ?
On n'en voyait plus que l'ombre
un contour pâle, et
l'obscurité tout au fond.

Ecrire ?

Chaque fois que j'écris
je suis seule dans l'univers
et il fait si froid dans mon âme

Au miroir

Une forme se découpe
dans du verre
aux contours que je me
surprends de découvrir
à mes extrémités détachées
du noir
je me blesse...
Douloureuse déchirure d'être

La mer se déroulait
comme un tapis à mes pieds
mouvement de houle de l'âme
pour se jeter au bord de soi
précipitée, rejetée par une vague
c'était s'abandonner
une danse avortée
la danse d'une absente
un horizon mort
c'était se laisser tomber
dans les bras du vide
deux fois aimer sans s'aimer
car c'est un impossible amour
celui de soi
aveugle
au miroir

Assez d'être en-dehors
je veux être dedans
Dedans corps à corps !

Je hais les questions !
Sans cesse les mêmes...
Les mêmes intonations
je hais les répétitions
Si l'on pouvait inventer ?



Aurélie Menninger.

■ Dans son poème *La mer se déroulait comme un tapis à mes pieds*, Aurélie Urban-Menninger dévoile cette quête, cet « impossible amour », au cœur de la danse, celle de l'absence et du vide : « précipitée, rejetée par une vague/c'était s'abandonner/une danse avortée/la danse d'une absente ». Dans cette amplitude de l'espace et du temps, ce sont les souvenirs qui refont surface : « Je saute dans l'enfance/Comme dans une flaque d'eau/Et chute au fond du miroir/Séduite par l'or du reflet mouillé ». Puis plus loin, cette confiance de l'auteur, au cœur de sa solitude, qui nous émeut par la musicalité de son chant : « Et la mer en moi butte contre ma chair/Je reçois son cri plus vif que les vagues.../... Tous les mots que l'écume recrache/qui se perdent dans l'espace.../tous les mots de ma nuit. » À lire sans plus attendre, car les poésies d'Aurélie ont des reflets de miroirs dans un océan de mots... E.G.

Pourquoi ne pas tout inverser
dire : « adieu » lors de nos
rencontres, et « bonjour »
en se séparant
ou ne rien dire, se regarder,
s'écouter respirer, poser une
main sur une épaule...
Ah ! Maeterlinck... Toi
qui savais si bien comprendre
cela...

Le trésor des humbles

ou ne plus craindre
le silence
rien d'autre que lui seul
en tous et en chacun
le terrible et merveilleux
silence

danser
ou parler plus fort

« Tu parles en-dedans »
disent-ils
« Tu dances en-dedans »
disent-ils encore...

Ne suis-je pas ?
Suis-je à peine ?

Comme cela me coûte
de vivre...

Donnez-moi une chambre !
Douce comme la neige...
Avec une fenêtre
qui donne sur la mer,
n'oubliez pas...
Une fenêtre donnant sur la mer

Je désécris_ la nuit monte sur mes épaules...
Toute la fureur de la nuit.

Et la mer en moi butte contre ma chair.
Je reçois son cri plus vif que les vagues,
sa violence crue, son désordre...
Et les mots, tous les mots après moi,
tous les mots que l'écume recrache,
qui se perdent dans l'espace,
tous les mots de ma nuit.

Petite fille de la mer
aux mains d'infini
petite fille sur le dos
de l'abîme rond
et humide telle la partie émergente
d'un corps dissimulé de dauphin

petite fille
invisible, vivante
à peine
quand vient la toucher l'écume
petite fille de mes songes
gardée
au fond de l'enfance

petite enfant bleue
avant de naître, la non-née
et qui, peut-être jamais ne naîtra
petite fille de l'eau
aux yeux de miroir
où je me reconnais parfois

- « bonjour », je te prends
la main, nous avançons dans
la mer ensemble, je sens
tes minuscules doigts mouillés et chauds
entrelaçant les miens
- « bonjour maman » me réponds-tu

L'eau salée me monte aux yeux
Les vagues jouent sous nos pieds

Chaque fois que j'avance dans le temps
Je crois que je recommence
Je saute dans l'enfance
Comme dans une flaque d'eau
Et chute au fond du miroir
Séduite par l'or du reflet mouillé

Petite fille
S'il te plaît
Ne t'éloigne pas

Petite ombre (Rodin-petite ombre 1885)

Elle se tient penchée, assise
son visage maintenu par son bras gauche
Elle tend son regard absent vers l'horizon
Elle est l'ombre
La négation d'un corps

- « Mais petite ombre,
perdue dans tes pensées, ombre de ton ombre
à quoi rêves-tu donc ? »

- « j'attends ce qui me fera chair »

Figée dans l'obscurité, la petite ombre peu à
peu se dissipa dans sa nuit

LE COIN DE LA NOUVELLE

Dernier spectacle avant les cieux

PAR LAURENT ROUSTAN

(Histoire vraie. Decazeville, années 70).

Ils sortaient tous rigolards du petit chapiteau installé sur la place Descazes, pour cette journée de fête médiévale, des heures d'histoire que Decazeville, cité minière par excellence, n'avait connu ni d'Ève ni d'Adam. Le moyen âge à Decazeville, c'était une histoire laisser lettre morte, et seule la houille a pu ici faire naître la vie. Or donc, les Decazevillois avaient besoin semble-t-il de se fabriquer une histoire, avec des gueux, des manants, des châteaux forts et des princesses, et oublier quelque peu la coke et les coups de grisou.

La bande à Dédé était venue là pour ça. Sa troupe de théâtre multinationale, où il y avait des Espagnols, des Russes et des Picards, était spécialisée dans les mises en scène et les pièces écrites entre le XIII^e et le XV^e siècle, des farces plutôt, Molière et consort, et des créations originales. La troupe reprenait vaillamment par exemple des chansons d'alors et des chansons paillardes.

Là, leur spectacle était articuler, si l'on peut dire, autour de chansons de cul, garanties d'époque, et dont la traduction moderne apportait à la bande un succès d'estime certain et des rigolades à n'en plus finir. Ce qui fait que Fernand, lorsqu'il vit sortir des gens rougeauds et rigolards du petit chapiteau de la bande à Dédé, Fernand se dit : ceci a l'air plaisant, cela apportera quelques gaietés à mes petites protégées. Une fois le dernier spectateur parti, Fernand s'approcha de Dédé et lui tint à peu près ce langage : « Messieurs-dames les Troubadours, votre spectacle semble ravir tout le monde. Je m'occupe à deux pas de là, de quelques âmes retirées de tout qui vivent leur dernier jour sur terre en attendant de rejoindre leur créateur. Voulez-vous demain jouer pour leur donner quelque joie ? »

Dédé crut comprendre qu'une quelconque maison de retraite voulait donner un petit spectacle à leurs administrés. Dans l'euphorie de la soirée, la recette avait été bonne, Dédé accepta. C'était pour le lendemain. le lendemain, toute la troupe alla à l'adresse que Fernand lui avait laissée. Ce dernier les accueillit avec un large sourire et les fit passer par la cuisine. « Installez votre scène dans cette salle, dit-il. Et puis ne vous montrez pas ».

La bande à Dédé monta la scène et le rideau, prête à jouer le même spectacle que la veille, persuadée que quelques chansons grivoises historiquement enlèveraient quelques rides à ces aïeux attendant la dame faucheuse. L'instant venu, le spectacle commença. guitares et luths attaquèrent rideau fermé la première chanson parlant de phallus bien joviaux et de jupons bien retroussés. Au beau milieu de la chanson, comme prévu, le rideau s'ouvrit, et là, pour Dédé et les siens, ce fut comme un parfum d'austérité froide qui les accueillit.

La salle était remplie de nonnes, des nonnes de l'âge de mathusalem qui les regardaient du regard de Dieu. L'angoisse. Puis en observant ce public de cornettes et d'habits gris, Dédé vit par-ci par-là, sur quelques vieux visages de ces religieuses au bout de leur vie terrestre, quelques sourires fleurir. Et le spectacle continua. Jusqu'au bout. Avec de plus en plus de sourires.

Au final, nul n'applaudit, mais il y eut beaucoup de hochements de têtes amicaux. Et Fernand qui leur faisait du pouce : « Merci, merci, mille fois merci ».

Et Dédé put s'enorgueillir que depuis ce jour, son œuvre accompagna tout un bataillon de nonnes vers l'unique objet de leur amour.

FIN

LE POÈME DU JOUR

« J'ai devant moi la fée du sel
Dont la robe brodée d'agneaux
Descend jusqu'à la mer
Et dont le voile de chute en chute irise toute la montagne
Elle brille au soleil comme un lustre d'eau vive ».

ANDRÉ BRETON
(Extrait de « L'air de l'eau », 1934)

« CARNET DE VOYAGES » de Gérard ARTAL

« S'il est un domaine dont j'ai toujours aimé m'inspirer, c'est bien celui des circuits-découvertes aux travers nos belles et attirantes régions ». Au cœur de cette aventure, nous retrouvons le poète Gérard Artal⁽¹⁾. L'auteur de *Carnet de voyage* nous entraîne de région en région, de cité en cité : « La ville est un bouquet/Qui flatte les orgueils du peuple égalitaire » peut-on lire dans son poème *Marseille*. S'il est un pays qu'il nous fait découvrir c'est l'Espagne : « Soixante années passées, me voilà de retour/Madrid me sollicite... » Et « c'est la vie qui s'écoule au voyage du temps » écrit-il dans un autre poème. Nous suivons avec beaucoup de plaisir cet infatigable voyageur vers un autre horizon : celui d'un poète romantique poussé toujours au vent de la liberté.

Résumé : Trente-neuf poèmes choisis parmi tant d'autres nés des parcours de l'homme de plume. Un regard inspiré qui retient les images issues de l'immobile lieu parcouru... Tout ce qui traîne à sa vue, Gérard Artal trouve plaisir à l'édifier dans ses curiosités de voyage en inoubliables souvenirs...

(« Carnet de voyage, 39 poèmes inspirés de nos régions » 2016, Éditions Edilivre - 54 p. - 10€).

⁽¹⁾ Centre Presse, 6 décembre 2015.

Amis lecteurs et écrivains aveyronnais, cette page vous appartient. Après avis du comité de lecture, la nouvelle sera publiée dans ces colonnes. Vous pouvez ainsi nous faire parvenir par courriel un récit de votre choix à l'adresse suivante : eguillot@centrepresse.com